

Michel Coulombe

«Né dans une grande famille bourgeoise, il s'oriente très jeune vers le cinéma. Après l'I.D.H.E.C., il devient assistant du commandant Cousteau, puis de Bresson (pour **Un condamné à mort s'est échappé**, 1956). Il entreprend une carrière personnelle qui coïncide avec l'explosion de la Nouvelle Vague. Son oeuvre française frappe par ses fréquentes ruptures, qui trahissent une incertitude, une inquiétude, le malaise d'être exclu de la société mais un exclu par en haut.»

(**Dictionnaire du cinéma français**, Références Larousse, sous la direction de Jean-Loup Passek, 1987)

«**Au revoir les enfants** s'inspire du souvenir le plus dramatique de mon enfance. En 1944, j'avais onze ans et étais pensionnaire dans un collège catholique, près de Fontainebleau. L'un de mes camarades, arrivé au début de l'année, m'intriguait beaucoup. Il était différent, secret. J'ai commencé à le connaître, à l'aimer quand, un matin, notre petit monde s'est écroulé.»

Ce matin de 1944 a peut-être décidé ma vocation de cinéaste. C'est ma fidélité, ma préférence. J'aurais dû en faire le sujet de mon premier film, mais j'hésitais, j'attendais.»  
(Louis Malle)

## Au revoir l'enfance

■ L'enfance est un territoire sacré, un territoire immense, à l'abri des vicissitudes de la vie adulte, où dort, intacte, une énorme malle remplie de souvenirs, bons et mauvais. Certains traversent péniblement d'interminables psychanalyses pour obtenir d'ouvrir, même fugitivement, la fabuleuse malle aux souvenirs et pour gagner le droit d'y puiser un peu de la vérité qui s'y trouve enfouie. D'autres, qui ont choisi la voie de la création, préfèrent écrire des romans autobiographiques ou encore tourner des films pour pouvoir se réapproprier quelques fragments de leur jeunesse passée.

L'oeuvre à peu près complète d'André Melançon (**Comme les six doigts de la main, la Guerre des tuques**), moins autobiographique que révélatrice d'un attachement particulier, est tirée de cette malle mystérieuse. C'est en y fouillant que François Truffaut (**les Quatre Cents Coups**) a commencé à faire des films. D'autres, comme Federico Fellini (**I Viteloni, Amarcord**), y reviennent régulièrement. John Boorman (**Hope and Glory**) et Woody Allen (**Radio Days**) auront attendu longtemps avant de revenir à l'enfance. Ingmar Bergman (**Fanny et Alexandre**) a choisi de mettre fin à sa carrière de cinéaste sur l'évocation de ses souvenirs de jeunesse, comme si cela lui permettait de boucler la boucle sereinement, sans remords.

Louis Malle, qu'on a plus d'une fois confronté à ses origines bourgeoises, a, quant à lui, réussi, avec **Au revoir les enfants**, un double retour en arrière. En même temps qu'il rentrait en France, pays qu'il avait quitté une dizaine d'années plus tôt pour aller faire carrière aux États-Unis, il entreprenait, serein, son grand voyage vers l'enfance, mettant à profit plus de 30 ans de métier pour reconstituer un événement très précis, boulever-

sant souvenir de guerre dont il dit se rappeler chaque seconde de sa vie. Si Louis Malle avait déjà montré l'enfance dans ses films, il l'avait toujours fait avec une certaine distance (**Zazie dans le métro, Pretty Baby**), sans livrer, comme il se le permet dans **Au revoir les enfants**, ses propres souvenirs. La sincérité le révèle, le grandit.

Louis Malle aura pris bien des détours pour y parvenir. Il prend le large au milieu des années 50 aux côtés du commandant Cousteau, saute ensuite dans le train fou de la Nouvelle Vague, fait escale à Calcutta et entreprend une carrière américaine enviable qui prend son envol avec le scandaleux **Pretty Baby** et s'écrase misérablement avec **Crackers**. Puis, il rentre au bercail où il tourne **Au revoir les enfants**. L'authenticité de son film impose le respect aux plus sceptiques et lui vaut un Lion d'Or à Venise, distinction qu'il s'était déjà mérité pour **Atlantic City**.

L'histoire de **Au revoir les enfants** est d'une remarquable simplicité. Elle a la simplicité des histoires inoubliables. À peine âgé de 11 ans, Julien, que sa mère, bonne bourgeoise parisienne, a mis en pension dans un collège catholique de province pour l'éloigner de la capitale jusqu'à la fin de la guerre, découvre la terrible condition des Juifs à travers son nouveau camarade de classe, Jean Bonnet. Jean dont le père a disparu, Jean qui murmure des prières au milieu de la nuit, Jean qui ne s'appelle pas vraiment Bonnet. Jean Kipfelstein.

Entre les deux garçons, ce sera d'abord la méfiance, puis le jeu cruel de l'amitié qu'on donne et qu'on retire et, enfin, la complicité, née de la peur et du secret partagé... Comme dans **Pretty Baby**, Louis Malle montre la perte de l'innocence sans toutefois mettre de l'avant le côté racoleur ou choquant comme à ses débuts américains; comme dans **Lacombe Lucien**, il fait revivre la Seconde Guerre mondiale et plus particulièrement l'année 1944, déterminante, sans que cette fois on risque de se méprendre sur ses intentions et de le soupçonner de sympathie à l'égard des collabos. Son film ne cherche pas à embrasser dans toute son horreur le drame sans nom que constitue l'Holocauste; ce sujet a déjà fait l'objet de nombreuses productions cinématographiques. Il parle plutôt d'une relation qui se construit lentement et qui éclatera à l'arrestation de Jean, qu'un regard inquiet de Julien a peut-être dénoncé. Une amitié qui s'épanouit tant bien que mal, coincée